Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNEE
7 FEVRIER 1951



TINTIN

6

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

UN EPISODE PASSIONNANT DE

L'ILE MAUDITE

qui débute dans ce numéro (page 17).



REUNION ANNUELLE
DES AMIS DE TINTIN

Au Cirque Royal

le jeudi 22 février, à 15 heures.

COMME chaque année, les amis, « Tintin » organise une grande réunion au Cirque Royal, à la fin du mois de février. Tous les lecteurs de « Tintin », tous ses amis, grands et petits, et les membres du club, se doivent d'être présents à cette fête annuelle qui se déroulera, cette fois encore, sous le signe de l'amitié et de la joie.

Un programme de choix vous est, dès à présent, réservé par la direction du Cirque Royal et le Cirque Knie qui vous présenteront des numéros sensationnels de fauves, acrobates, clowns, jongleurs, fantaisistes, etc. De plus, « Tintin » vous réserve une surprise qui, je l'espère, vous enthousiasmera.

Le bureau de location est ouvert, **dès aujourd'hui,** au Cirque Royal, rue de l'Enseignement. Vous pouvez aussi téléphoner au n° 17.25.52 pour retenir vos places. Voici les prix de faveur qui ont été fixés pour cette matinée :

		Ami de Tintin.	Membre du Club.
Loge	Fr. 100.—	Fr. 80.—	Fr. 60.—
Fauteuil face	» 90.—	» 70.—	» 50.—
Fauteuil côté	» 60.—	» 50.—	» 35.—
Balcon face	» 50.—	» 40.—	» 30.—
Balcon côté	» 30.—	» 25.—	» 20.—
Galerie face	» 25.—	» 20.—	» 15.—
Galerie côté	» 15.—	» 10.—	» 10.—

La réduction sera accordée aux membres du club sur présentation de leur carte de membre. Quant aux amis de « Tintin », il leur suffira pour en bénéficier de remettre à la caisse du cirque le « Bon de réduction » contenu dans les numéros du journal.

Dès à présent, les amis, je vous souhaite à tous de passer avec nous une agréable après-midi au Cirque Royal, le jeudi 22 février. Afin d'éviter l'encombrement, je vous conseille vivement de louer vos places d'avance et d'être au cirque au plus tard à 14 h. 30.

A bientôt !

Tintin





ARBRE DE NOEL DE TINTIN. — Tintin remercie, une dernière fois, tous ses amis qui lui ont envoyé leur généreuse obole pour cette œuvre de solidarité enfantine. Il s'excuse auprès de ceux dont il n'a pu publier les noms après le 17 janvier, attendu qu'il a bien fallu se décider à clôturer la souscription, faute de place.

★

Tintin remercie également tous ceux qui lui ont envoyé leurs vœux à l'occasion de la Noël et du Nouvel An. Il regrette de ne pouvoir répondre à chacun d'eux en particulier, mais vraiment ils sont trop ! Il renouvelle à leur intention ses souhaits les meilleurs.

★

Van Haelen André, Ciney. — Notre chroniqueur sportif a reçu ta liste de six questions et dix sous-questions et il y répondrait volontiers. Mais voilà : tu as omis de lui donner ton adresse ! Alors ?

Annette van de Woestyne. — Pour me permettre de t'envoyer les journaux demandés, prière de faire connaître ton adresse au plus tôt.



Pour tous renseignements et commandes s'adresser à O.S.B.E.F. (Office Scolaire Belge d'Education par le Film), rue Ravenstein, 36, à Bruxelles, ou au bureau du journal.

Pour répondre à de nombreux lecteurs, nous précisons que le savon **« TINTIN » est en vente au prix imposé de 7 fr. 25 le pain, ou 29 francs la boîte de quatre.**

TINTIN : *Administration, Rédaction et Publicité* : Rue du Lombard, 24, Bruxelles. - *Editeur-Directeur* : R. LEBLANC. - *Rédacteur en chef* : A.-D. FERNEZ. - *Imprimerie* : C. VAN CORTENBERGH, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

Les aventures de BOUBOULE et NOIRAUD : LA BONNE TEMPERATURE







Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Des voleurs ont contraint le petit Renaud à les aider à pénétrer dans le château de Messire Conrad. Heureusement, le chevalier parvient à maîtriser les bandits; puis il envoie l'enfant chercher le bailli pour les faire arrêter...

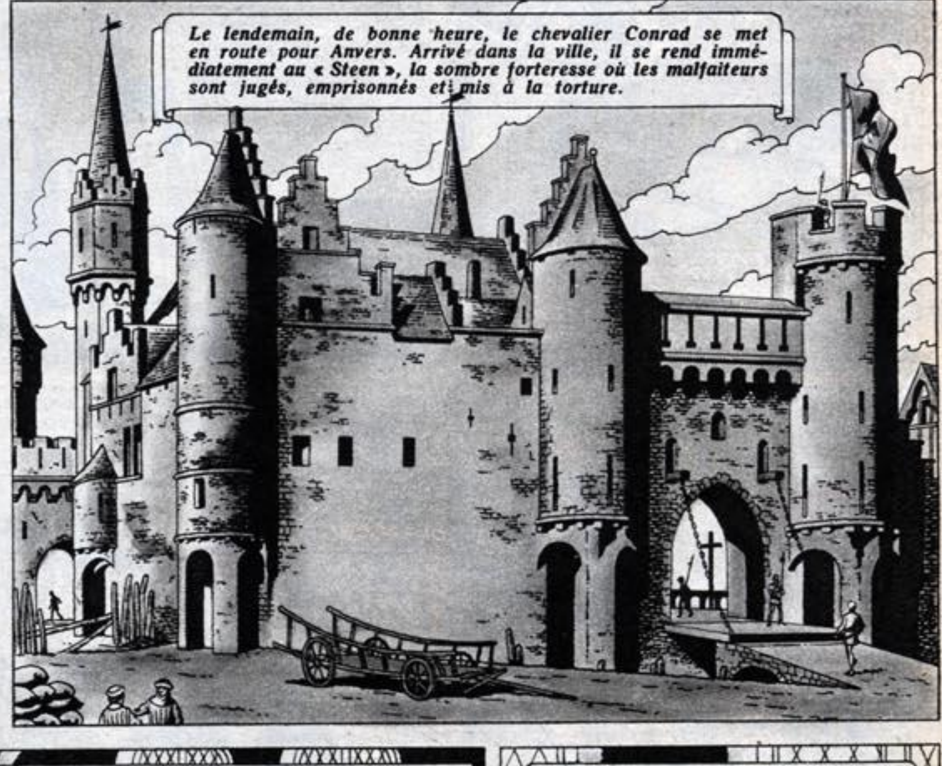














A peine Conrad a-t-il pénétré dans la salle que Renaud se précipite vers lui en poussant un cri :

Pitié ! Pitié ! Ils veulent me châtier. Aidez-moi !



(A suivre.)

Le Fils du Maître de Poste

Par André Galland

Le maître de poste Pierre Lubin a été enlevé par le comte de Rochefort, allié du cardinal Richelieu. Jean vient d'apprendre que son père est enfermé à la Bastille.





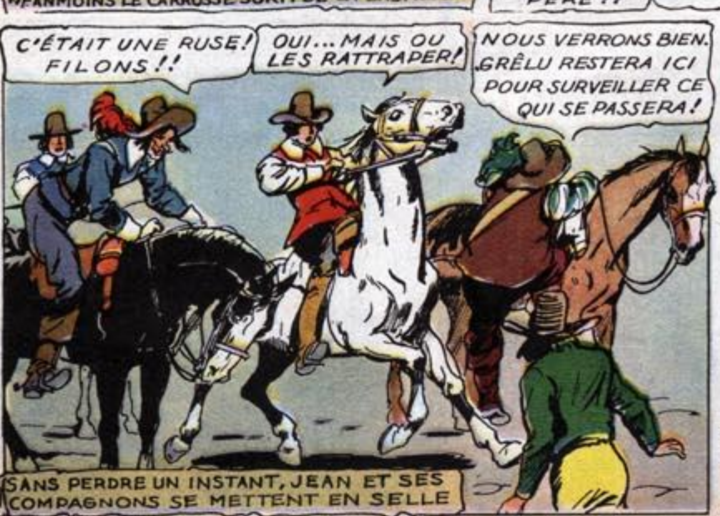
















Les PECHEURS de PERLES



Les Hollandais essaient d'enlever l'île de Ceylan aux Portugais. La ruse ayant échoué, le capitaine Van Jesselton veut employer la force pour arriver à ses fins; le gouverneur de l'île décide d'envoyer un messager au Vice-Roi, pour l'informer de la situation...

(Dessins de Caprioli.)





Le lendemain...



Entretemps, deux autres bâtiments hollandais sont venus rejoindre l'Amaranth dans le golfe de Mannar.

La mission de Van Jesselton à Ceylan fait partie d'un vaste plan de conquête établi par les Hollandais. A peine les deux vaisseaux se sont-ils approchés de l'Amaranth, que les trois capitaines tiennent conseil. Et un peu plus tard...



Oh !... Mais je connais cette jonque ! Barre à bâbord ! Dépassons-là et coupons-lui la route !

Van Jesselton ne tarde pas à identifier le bateau de Malabar.





Les trois vaisseaux hollandais rattrapent rapidement le bateau indigène qui, criblé de boulets, coule quelques instants plus tard.



Seul d'entre les naufragés, Veragua est repêché.





Van Jesselton sait bientôt à quoi s'en tenir sur la personne de Veragua, et comprend tout le parti qu'il pourra tirer du jeune ambitieux. Il le gagne à sa cause en faisant miroiter à ses yeux de mirifiques perspectives...





Durant la nuit, l'Amaranth s'approche de la côte, et Veragua est débarqué. L'espoir d'être bientôt riche ne l'empêche pas de pester contre son sort !...

(A suivre.)

Jeudi prochain : VERAGUA TRAHIT !...





Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri a pris place comme passager clandestin, vient de s'abattre au cœur de l'Afrique...

LAOBE

UN lion ! Maintenant Dzidziri distinguait, dans l'ombre accrue, la silhouette terrifiante du fauve. La bête avançait, rasant le sol. Le jeune garçon serra les dents : une envie l'empoignait de s'enfuir. Mais ce ne serait pas digne de ses amis, pas digne d'Yves Larnaud qui l'avait accepté à bord de l'avion géant.

— Tu ne vas pas avoir la frousse, mon vieux Dzi !... Rappelle-toi les copains de Paris, qu'est-ce qu'ils diraient s'ils te voyaient flancher ?

Et il avança. Un cri retentit. Sophie l'avait poussé :

— Non !... Tiens-toi tranquille... Reviens, tu vas...

Elle n'acheva pas sa phrase. Déjà Dzidziri s'enfonçait dans le pénombre. Pas plus rassuré qu'il ne faut, certes. Mais courageux et s'admonestant. Où était le lion ?... Etait-ce le fauve, cette masse indistincte derrière un buisson ?... Ou bien là, tapi contre cette énorme termitière dont les bosses s'érigeaient à proximité ? Ou encore...

Un râle de colère. Un saut. Dzidziri fit un pas de côté, et une pensée l'envahit :

— Quelle folie ! que pouvait-il faire avec ses seuls poings ?...

Mais il était déjà trop tard : il chancela, tomba. Une masse lourde s'écrasait sur lui.

La mort une fois de plus.

— C'était bien la peine d'échapper à la chute de l'avion pour succomber ainsi !

Des griffes déchirèrent son blouson. En un sursaut, il dégagea un bras, plongea les doigts dans le pelage rèche, tira, poussa... et retint mal un cri de surprise : la fourrure avait bougé; c'était comme un vêtement qui cédait devant son attaque.

Alors Dzidziri s'acharna. Car l'espoir était né en lui. Crispé, jouant des poings, des pieds, il réussit à écarter le lion... qui voulut fuir. Mais, cette fois, le garçon le tenait bien. Et il comprit qu'il était en face d'un homme habillé de la dépouille d'un fauve. Un homme ? non : un enfant.

— Qu'est-ce que tu fais là-dessous ?... Hein, moricaud ! vas-tu répondre ? Tu voulais me faire mon affaire... Viens un peu ici...

Et de l'entraîner, de le ramener près du groupe que formaient Yves, Sophie et l'inventeur.

— Commandant, dit Dzidziri, vous n'auriez pas trouvé une torche électrique par là ?

Pour réponse, un pinceau lumineux troua la nuit. La lumière décrivit un cercle, se fixa sur le visage terreux d'un jeune indigène. Le garçon était maigrichon; dans son visage noir, que sabrait sur chaque joue une longue cicatrice rituelle, ses yeux brillaient, intelligents et vifs. Il souriait avec une contrainte visible; ses lèvres tremblaient un peu. Il grimaça, balbutia quelques mots confus dans une langue inconnue. Dzidziri lui secoua le bras :

— Espèce de sauvage !... Hein ? qu'est-ce que c'est que ça ?...

Et il lui avait empoigné une main, qu'armaient de longues griffes d'acier enfilées à chaque doigt. Yves Larnaud ne s'y trompa pas :

— Ça, Dzidziri, c'est tout bonnement un hommelion... ou plutôt un enfant-lionceau.

Le Noir essayait de se libérer. Mais il se tortillait vainement. Soudain, dans le pinceau de la torche, il remarqua la chevelure rouge de Dzidziri et il demeura bouche bée. Sa main, que l'on avait désarmée, tenta un geste afin de toucher cette extraordinaire chevelure. Sa bouche se fendit avec une joie visible. Il baragouinait.

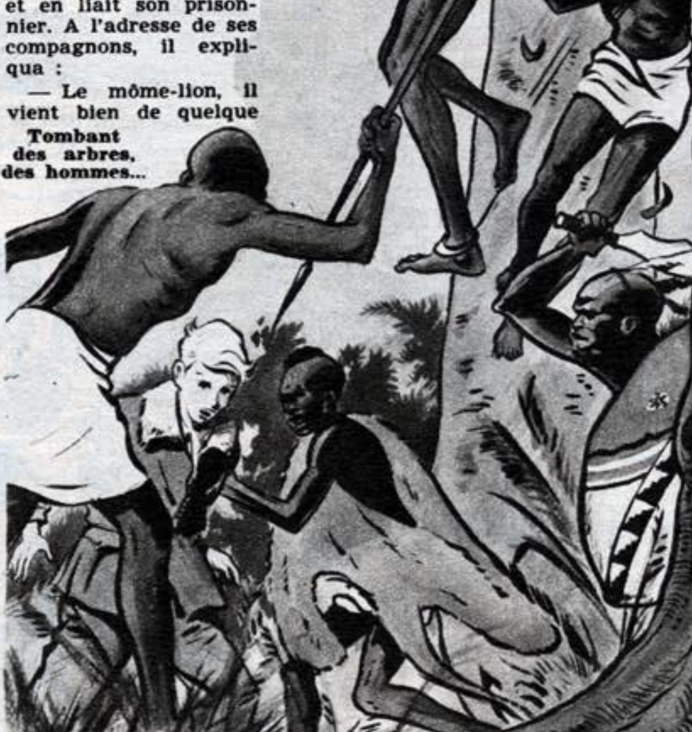
— Oh ! ça va, moricaud, on ne comprend pas un mot, grommela Dzidziri qui avait découvert une cordelette et en liait son prisonnier. A l'adresse de ses compagnons, il expliqua :

— Le môme-lion, il vient bien de quelque part. Demain, il faudra qu'il nous y conduise.

Et la nuit s'écoula. Nuit extraordinaire de la brousse africaine, toute chargée de mystère, lourde de ténèbres et gonflée de cris. Parfois, s'élevait la longue voix du lion, à quoi répondait le bref abois d'un chacal ou le hululement ricaneur de l'hyène. On percevait autour de soi des froissements, une vie exubérante qui vous cernait, tâchait de vous dominer.

Cependant Larnaud ne quittait pas Hage-Davricourt. L'inventeur haletait. Des gémissements lui échappaient. Sophie, elle, étendue sur un fauteuil arraché à l'avion s'était assoupie. Dzidziri tâchait de ne pas l'imiter tant il craignait que son prisonnier ne lui échappât. Enfin, le jour jaillit : ce fut la monstrueuse féerie du soleil se hissant au-dessus de l'horizon dans une débauche de couleurs. Des oiseaux s'égosillèrent dans les arbres aux longues épines acérées et aux fleurs d'or.

Larnaud s'approcha :



Tombant des arbres, des hommes...

— Eh ! Dzi, mon gars, il serait temps de trouver du secours. Sinon, ce sera intenable ici...

Il n'avait pas besoin de s'expliquer. Des vols lourds de vautours tournoyaient au-dessus de l'avion. Une senteur funèbre envahissait la brousse. Dzidziri saisit le petit Noir aux épaules :

— A nous deux... Tu vas parler, sinon...

Et il se fixa aux doigts les griffes d'acier dont le gosse était armé la veille. Ses gestes étaient éloquents. Le Noir grimaça, se tordit dans ses liens, secoua la tête. Il gesticulait. Sa mimique désordonnée acquérait un sens : il s'appelait Loabé; il habitait un village non loin de là... Oui, le village de Nyabassam. Et il était prêt à y conduire Dzidziri.

— Pas de traîtrises, mon bonhomme. Sinon, gare à toi !

— Je vous accompagne, proposa Sophie.

Dzidziri refusa :

— Inutile. Seul, je peux passer plus facilement inaperçu.

La jeune fille eut un beau sourire :

— Avec ces cheveux d'incendie !...

— Laissez-moi faire...

Il avait libéré Laobé. Le Noir ne cherchait pas à fuir. En revanche, il ne voulait pas se séparer de sa dépouille léonine; avec véhémence, il discutait, tenait à l'emporter.

— Ça va, résolut Dzi qui semblait de plus en plus persuadé de sa chance.

— Reviens vite, recommanda Yves Larnaud.

Côte à côte, celui-ci et Sophie suivirent des yeux leur petit compagnon dont la brousse très vite absorba la silhouette.

— Nous n'aurions pas dû, murmura Sophie. Ce pauvre gosse...

— J'espère en un autre secours, murmura Yves.

Il leva les yeux vers le ciel comme s'il s'attendait à ce que parût un avion. Pourtant il savait : sa radio en miettes, le « Normandie des Airs » détourné de sa route, qui songerait à les chercher par là ?

Dzi et Laobé avançaient d'un bon pas. Le petit Noir marchait en tête. Nu, à l'exception du linge qui lui ceignait les reins, la dépouille du lion jetée en travers des épaules, il se retournait parfois, encourageait d'un sourire Dzi qui répondait :

— Oui, bonhomme, te tracasse pas : on te suit...

Autour d'eux, la brousse était haute : des herbes de plus de trois mètres, que dominaient des arbres gigantesques. Le profil contorsionné d'un baobab se dressait de place en place. Des bruits étranges faisaient tressauter Dzi : un long craquement, le frissonnement des herbes, un glissement indistinct.

Et voici que, dans le lointain, il percevait le sourd bourdon d'un tam-tam. C'était un battement aux cadences impressionnantes, irrégulières, comme un langage. Laobé s'immobilisa; son visage devint d'un gris de cendre; brusquement il repoussa Dzidziri comme s'il avait voulu le faire revenir en arrière.

Trop tard ! Une chute, une autre. Tombant des arbres, des hommes cernaient les deux enfants. Des hommes ? Non ! Mais des monstres, tant ils étaient barbouillés de peintures blanches ou ocres. Ils surgissaient maintenant de toutes parts, hurlant, brandissant des sagaies, terrifiants. Des mains s'abattirent sur Dzidziri. Il fut ceinturé, pressé, bousculé, emporté comme un paquet. Vers quel destin ?

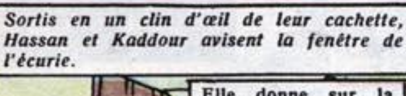
Jeudi prochain :

LES FILS DE SIMBA

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

En quittant le domicile des conspirateurs, Hassan et Kaddour ont été appréhendés et mis en prison. Mais ils parviennent à s'évader...

















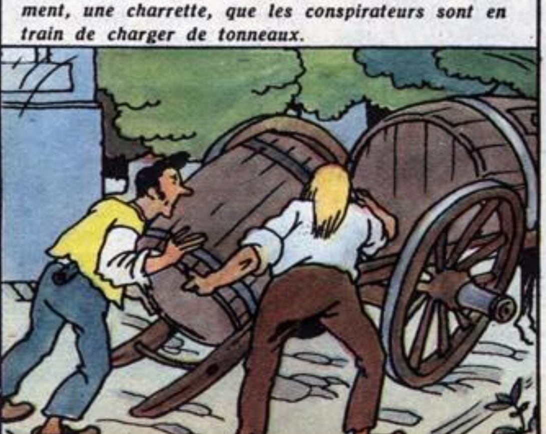














(A suivre.)



Conte de la Chandeleur

COMME chaque jour, Pauline Chiny prépara le petit déjeuner pour toute la maisonnée. Puis elle agita la cloche. Et bâillant, s'étirant, traînant les pieds, comme chaque jour, parurent de toutes parts « les hommes » : Romuald Chiny, le père; Amable et Nicaise Chiny, les oncles; Ernest Chiny, le frère aîné.

Ils s'assirent silencieusement à la table, comme chaque jour et attendirent que « la Loupiote » servît le chocolat, le café, les biscottes.

Au lieu de quoi, Pauline se planta devant eux, les regarda bien dans les yeux, enleva son tablier bleu de cuisinière et le jeta sur une chaise.

— Qu'est-ce que lui prend ? dit Ernest à Amable.

— Ma fille perd la tête ! exclama Romuald.

— Qu'as-tu, bon Dieu ? Qu'as-tu ? questionna languissamment Nicaise.

— J'ai que c'est aujourd'hui la Chandeleur.

— La Chandeleur ?

Les quatre équilibristes échan-



gèrent des grimaces interrogatives.

— Parfaitement ! La Chandeleur. Et vous connaissez les usages. Toute cette journée, dans chaque maison, c'est la femme qui commande. Or, ici, la femme, c'est moi.



De fait, c'était Pauline, depuis la mort de sa maman, qui tenait le ménage. De son mieux, il faut le dire. Pour une enfant de quatorze ans, elle ne s'en tirait pas mal. Elle y avait d'autant plus de mérite que les artistes de music-hall mènent une existence fort compliquée, et qu'en particulier les Chiny se distinguaient par la fantaisie et par la nonchalance pour tout ce qui ne regardait pas leur travail professionnel.

Sur scène, ils faisaient preuve d'une discipline, d'une ardeur, d'une rigueur à nulle autre pareille. Mais à la maison !... C'est très simple : quelles que fussent les circonstances, et même au cours des tournées, il leur fallait chez eux toutes leurs aises. Très affectueux et démonstratifs avec « la Loupiote », comme ils disaient, ils se faisaient servir par elle comme des pachas. Aussi n'était-elle pas fâchée de prendre, pour une fois, sa revanche.

— Est-ce aujourd'hui le 2 février, oui ou non ?

De mauvaise grâce, les Chiny durent reconnaître que telle était bien la date. Et qu'en effet, une antique tradition voulait que...

— Ma foi, concéda Romuald, nous te rendons les armes, ô Loupiote ! C'est entendu. A toi le bâton de commandement jusqu'à ce soir. Tes oncles, ton frère et moi nous nous ferons un devoir d'obéir à tes ordres. Et même pour commencer, assieds-toi là, à la place d'honneur. C'est moi qui vais servir le chocolat.

— J'apporterai le pain grillé, dit Ernest. Mais ensuite, tu me permettras de retourner dans ma chambre où je compte méditer les yeux fermés sur un problème philosophique.

— Quant à nous, dirent les oncles, nous nous proposons, si tu n'y vois pas d'inconvénient, d'approfondir, cartes en mains, certaines notions très abstruses du calcul des probabilités.

— Vous ne ferez rien de tout cela, trancha Pauline. Vous imaginez-vous que le seul jour de l'année où je suis le chef de famille se passera exactement comme les autres jours ?... Pas du tout. Je commande. Voici mes instructions.

Les quatre Chiny se levèrent docilement, la mine penaude et s'alignèrent devant la fillette comme des soldats à la parade.

— Toi, Ernest, dit-elle, tu balayeras la maison, puis tu éplucheras les légumes. Vous, mes chers oncles, vous irez aux provisions. Arrangez-vous pour que l'escalope soit fraîche, pour que les épinards aient de la branche et pour que le camembert ne se déplace point par ses propres moyens. Quant à toi, papa, je t'ai réservé le poste de confiance : la cuisine.

Elle détailla le menu du jour, et elle ajouta :

— Il est dix heures moins le quart. J'entends qu'à dix heures précises, chacun de vous soit à la besogne.

— A vos ordres, mon colonel, répondit d'une seule voix l'escouade.





Et les divers détachements prirent leurs directions respectives au pas de gymnastique.



Tout d'abord, les Chiny s'amusèrent à ce nouveau jeu; c'étaient de grands enfants, et comme tels ils adoraient les plaisanteries, les comédies. Amable et Nicaise firent des entrées burlesques, en se tortillant comme des ménagères au marché, le bras passé dans l'anse du panier à provisions et le parapluie sous l'aisselle. Ernest, balai au poing, risqua des sauts périlleux en nettoyant les escaliers, puis esquissa une danse du plumeau autour de la pièce principale. Romuald ceignit un tablier blanc, se confectionna un bonnet de chef coq avec des serviettes et frappant de l'écumoire la batterie de cuisine fit entendre un morceau de sa composition, bruyamment applaudi par l'auditoire masculin.

Mais Pauline ne riait pas. Elle mit ses oncles à la porte, munit son frère d'un chiffon et d'un pot de cire, fournit à son père des instructions précises, concernant la confection d'un gâteau à la semoule. En un clin d'œil, l'ordre et la paix régnèrent du haut en bas de la maison.

Et Pauline se retrouva seule au salon, seule et inoccupée !... Toute la journée passa ainsi. Elle n'eut pas à intervenir dans la préparation de midi qui fut presque mangeable. Elle obligea même Romuald à réparer des draps...

Mon Dieu que c'était agréable !... Il y avait des éternités que la fillette n'avait pas joui d'un tel repos.

Elle entendait ses oncles qui s'affairaient au grenier, son père qui grommelait dans sa chambre.

— Ah, dit-elle tout haut, ça leur apprendra !

Elle se représenta aussi ce plaisantin d'Ernest, si prompt à la taquiner d'ordinaire, quand elle s'échinait du matin au soir, et qui, présentement, ramenait de chez le teinturier un paquet gros comme lui. A cette pensée, Pauline éclata de rire. Et elle se jeta sur le divan, pour mieux donner cours à sa gaîté.

★

Cependant, à l'issue d'une longue rêverie, elle vit que le jour tombait. Aucun bruit ne lui parvenait plus. Elle monta au grenier, à la chambre de son père. Il n'y avait plus personne !

Romuald, Amable et Nicaise s'étaient sauvés furtivement; et Ernest n'était pas encore rentré.

La fillette se sentit seule. Cela lui arrivait tous les soirs, pendant la représentation. Mais, ce jour-là, il y avait je ne sais quelle inquiétude dans l'air...

— Ont-ils au moins fermé la porte ? se demanda-t-elle.

Et de courir à l'entrée. Avant qu'elle n'eut poussé le verrou, l'on sonna.

Pauline ouvrit machinalement.

Sur le seuil se tenait une vieille dame habillée à l'ancienne mode, avec une capote de jais, une voilette à pois et un manteau à collet.



— Mademoiselle Chiny, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix fluette. Je viens pour la chose que vous savez.

— La chose que je sais ?

— Parfaitement, parfaitement ! La chose.

D'un mouvement décidé, la vieille dame poussa la porte et s'engagea dans le vestibule. Stupéfaite, Pauline se lança après elle. Mais la visiteuse avait déjà gagné le salon, où elle s'assit sans qu'on l'y eût invitée.

— Nous avons à causer. Je suis envoyée par le Comité des Dames.

— Quel Comité ?

Pauline se dirigeait vers l'interrupteur, car on commençait à n'y plus voir. Un glapissement l'arrêta.

INTRUS

par Georges Bernac. — Illustrations de René Follet.

— Non, n'allumez pas, pour l'amour de Dieu !... Mes yeux ne le supporteraient pas... Ah, ma vue ! ma pauvre vue !... Le Comité des Dames, mon enfant, est une société très distinguée



qui veille à la bonne tenue de ce quartier et qui se compose des maîtresses de maison les plus énergiques. Il paraît qu'à l'occasion de la Chandeleur vous avez révélé des qualités d'autorité et de vigueur si remarquables qu'à l'unanimité nous avons décidé de vous engager à siéger parmi nous.

— Oh, je comprends. Je parie que c'est mon frère qui, pour se moquer de moi, vous a dit...

— Qu'allez-vous supposer là ! fit la vieille dame avec réprobation. Nous n'avons besoin des rapports de personne. Nous avons nos propres moyens d'information.



A ce moment, Pauline entendit un pas derrière elle et vit paraître un personnage barbu, enfermé dans un imperméable cylindrique et coiffé d'un chapeau haut de forme, qu'il ôta avec cérémonie.

— Excusez mon intrusion, dit-il. Mais j'avais tout lieu de croire que mon épouse s'était introduite dans cette maison. Et dès lors mon devoir m'obligeait à intervenir d'urgence, étant donné que la pauvre créature a complètement perdu la cervelle.

— Quelle imposture ! ricana la vieille dame. Venez ici, mon pauvre ami. Prenez place et taisez-vous. C'est lui, Mademoiselle, c'est lui, hélas, qui a un bois de moins dans son fagot. Ne faites pas attention à ses propos. Nous disions donc que le Comité des Dames...

L'homme à la barbe s'agitait sur son siège.

— Je vois ce que c'est, reprit la dame en riant. Il cherche ses chiens l'aimable chéri. Qu'il est enfant !... Voyons !... Vos toutous ne sont évidemment pas dans cette maison, qui ne nous appartient pas. Mais, si Mademoiselle le permet, vous pourrez les siffler.

— Merci, Mademoiselle, dit le barbu, de sa voix de basse-taille, en saluant de nouveau jusqu'à terre. Puis, il mit deux doigts dans sa bouche et prit une profonde inspiration.

Pauline se demandait ce qu'étaient ces gens qui venaient l'importuner à domicile, tout juste à l'heure où l'on savait qu'elle était seule. Et la demi-obscurité...

Elle sursauta. Un violent coup de sifflet venait de retentir. La fenêtre de l'antichambre, sans doute mal verrouillée, s'ouvrit tout à coup, sous une poussée extérieure. Deux grands chiens danois bondirent dans la maison, en aboyant à tue-tête.

Ils firent fête au vieillard, puis galopèrent dans tous les coins, avec un vacarme de jappements et de piétinements. Ils se saisissaient, se battaient, roulaient enlacés, disparaissaient à l'étage, où l'on entendit des bouleversements. Ils revinrent toujours courant, sautèrent sur les genoux des deux vieux et leur firent des caresses si vives que tout



à la fois, sièges, animaux, personnes, tomba à la renverse dans une confusion incroyable. Le barbu se tordait; l'émissaire du Comité des Dames, étalée sur le tapis, répétait d'une voix aiguë :

— Ce sont des amours ! De véritables amours !



C'en était trop ! Pauline outrée voulut donner d'abord la lumière; mais un des danois la devança, fit le beau devant l'interrupteur, en grognant d'une manière menaçante. L'autre chien, d'un coup de patte ouvrait l'armoire de la cuisine et plongeait son mufle dans le plat où reposaient les restes du gâteau de semoule.

— Allez-vous en ! cria Pauline excédée. Allez-vous en avec vos horribles bêtes !

Sans paraître entendre, le couple bizarre se relevait et, passant toutes les bornes, se mettait à chanter et à danser.

la gabardine du pseudo-vieux monsieur.

— Au fond, reprit-il, la Reine de la Chandeleur avait bien mérité sa royauté. Songeons à la complaisance inépuisable avec laquelle, tous les autres jours de l'année, elle supporte nos exigences et nos fainéantises.

— Ecoutez, dit-il encore. La journée n'est pas finie. C'est toujours à Pauline de donner des ordres. Et voici ce qu'elle décide... Il n'y a pas de représentation aujourd'hui, n'est-ce pas ? Eh bien, profitons-en. Tous



Cette fois, Pauline prit peur. Sans doute, elle avait affaire à des fous échappés d'un asile. Plus morte que vive, elle se coula le long du mur, s'approcha de la fenêtre ouverte :

— Au secours !... Au secours, papa ! Ernest !



A l'instant, l'électricité s'alluma. Les chiens et les vieillards se groupèrent avec une rapidité qui tenait de la magie. Quelque chose se passa dans leurs personnes, sur leur visage.

Et Pauline, stupéfaite, reconnut tout simplement les Chiny's, les Chiny's au grand complet — son père, ses oncles, son frère — qui tenaient à la main des masques, des postiches, des cagoules bariolées, et qui saluaient en riant, dans leurs costumes extravagants :

— Eh bien ? triompha Nicaise. Il me semble que le « Chef de famille » n'est pas tellement sûr de son affaire, qu'à la première alerte, il appelle au secours ses humbles sujets !

Ernest et Amable, qui faisaient les chiens, engoncés dans des toiles aux larges taches, se tenaient les côtes.

— Taisez-vous, dit le père. Nous sommes des brutes. Ne voyez-vous pas que la petite a vraiment eu peur.

Pauline sanglotait de saisissement. Après une heure d'émotions et de surprises ce dénouement inattendu et subit achevait de lui rompre les nerfs.

— Allons, allons, ma sotte chérie ! dit gentiment Romuald en berçant la fillette.

De ses pleurs, elle mouillait

les cinq, Loupiote en tête, nous irons au restaurant, et nous nous offrirons un banquet familial à tout casser. Et qui commandera le menu ?

— C'est la Loupiote ! crièrent les oncles et le frère. Vive la Loupiote !

Pauline reniflait.

— Pour commencer, dit-elle d'une voix encore larmoyante, il y aura des huîtres.

— Il y aura tout ce que tu voudras.

Et se prenant les mains — tandis que la gaîté revenait sur les joues de l'enfant rassurée — les Chiny's l'entourèrent d'une ronde échevelée, en chantant une chanson de circonstance qu'Ernest venait d'improviser lestement :

Comme la charmante Pauline
Vous embobeline !
Vous embobeline !
Nous la couronnerons de fleurs
A la Chandeleur,
A la Chandeleur.



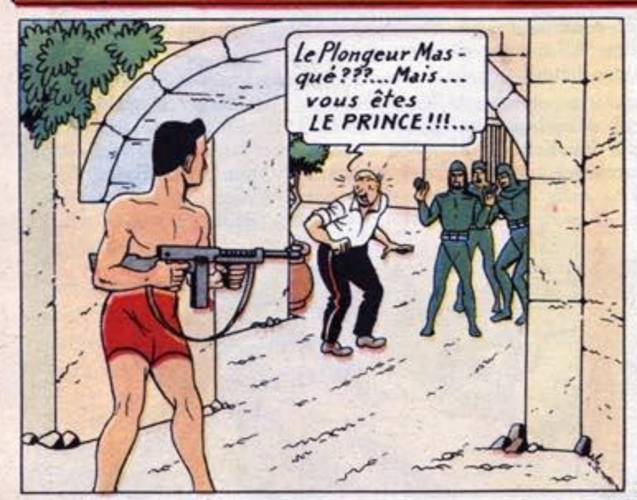


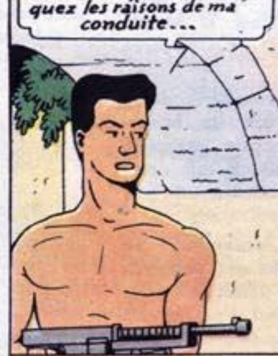
LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Une grave catastrophe menace la principauté de Mocano. La population a été évacuée. Seuls sont restés dans la presqu'île M. Lambique, le Plongeur Masqué, les gardes du palais et les trois bandits...





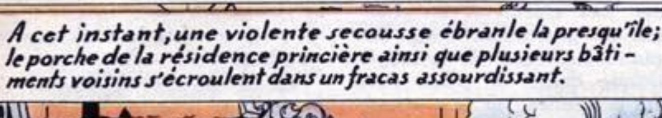


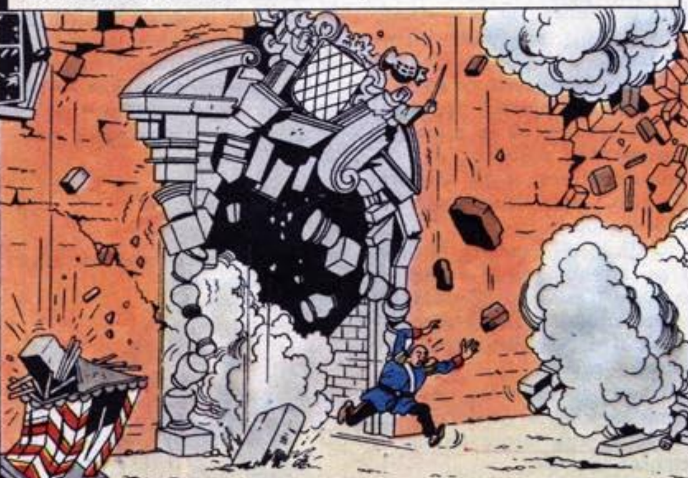








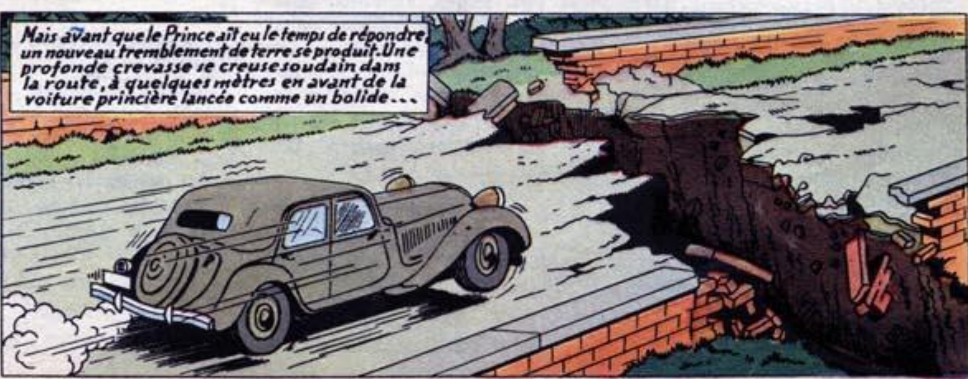








Altesse, il se peut que nous ne sortions pas vivants de cette aventure. Avant de mourir, je voudrais savoir quel est le terrible secret des grottes de Mocano!



(A suivre.)



LES EXPLOITS DE QUICK ET FLUPKE

REELLE OCCASION



OCCASION

SUPERBE ÉQUIPEMENT DE PATINAGE. ÉTAT NEUF. TAILLE GARÇONNET. PRIX TR. AVANTAG.

S'ADRESSER : PAUWEL 23 RUE VANBOOMA BRUXELLES

Cordonnerie et pantoufles av. 2 mach. et marchand. Petite repr. 4 p. L. 1100 f. 126 r. Liverpool33356

Bonne PHARMACIE Brx. A céd. net.log















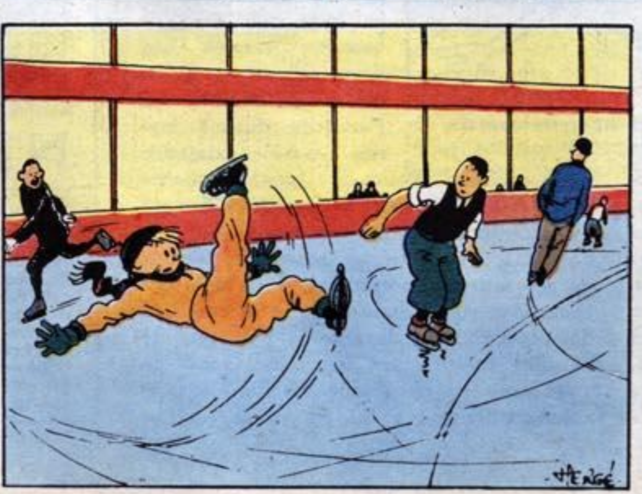












PARTIC. dés. achet. ou év. construire mais. de rapp. Offre indiqu. situat., date const., louée ou non.

ACH. IMM. jardin, quart. lière, env. 500.0 Tél. 12.97.61.

OCCASION

SUPERBE EQUIPEMENT DE PATINAGE. ÉTAT NEUF. TAILLE GARÇONNET. PRIX TR. AVANTAG.

S'ADRESSER : FLUPKE 48, RUE VANOOSTWEST BRUXELLES

CHER. imm. rapp. av. si pos. app. fr. 5-6 p. Cf. mod. Disp. 1.350.000 compt. Ec.

Suis achet. Mais libre ou après 12 pièc. min., cuis. pl.-pied.

Il y a deux mille ans, PARIS NAISSAIT dans un marécage...

Labienus, le lieutenant de César, n'était pas content. Il trouvait déshonorant pour un général romain de sa valeur d'être tenu en échec par une misérable bourgade comme Lutèce. Cette cité de huttes qui se dressait, au milieu de la Seine, sur un ilot marécageux d'une dizaine d'hectares lui avait déjà donné bien du fil à retordre. Quelque temps auparavant, ses légions avaient été refoulées par ces guerriers moustachus jusque sous le mur de Melun. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter ! Aussi bien, avait-il décidé d'en finir. Revenu en force, il attendait le moment de passer à l'attaque...

CAMULOGENE et ses « Parisii » campaient sur la montagne Sainte-Geneviève. Après avoir traversé la Seine en barques, les Romains se mesurèrent à eux dans une clairière de la grande forêt de Rouvray qui, à cette époque, courait de Chartres à Paris et venait mourir sur l'emplacement de l'actuelle place de la Concorde.

Les Gaulois furent vaincus. Lutèce venait de livrer son premier combat pour la liberté. Elle était du même coup entrée dans l'Histoire !

UN MODESTE VILLAGE SUR LA SEINE

BIEN sûr, il fallut attendre plusieurs siècles avant que Lutèce commençât de faire vraiment parler d'elle. Mais comme sa situation géographique faisait d'elle une escale fluviale et une position militaire, il était fatal qu'elle crût en importance. Les Romains, qui étaient gens pratiques, l'entourèrent d'un solide rempart dont il subsiste des vestiges sous Notre-Dame.

Paris d'aujourd'hui comparé au Paris de l'Empire romain.

En ce temps-là, l'île de la Cité émergeait à peine. Elle était encore recouverte par les grandes crues et plusieurs îlots l'escortaient qui, peu à peu au cours des siècles, se soudèrent à elle. C'est ainsi que l'actuelle place Dauphine formait à l'époque un archipel minuscule. Grâce aux Romains, le sol fut exhaussé et des faubourgs commencèrent bientôt à s'étendre sur la rive gauche de la Seine.

IL FAISAIT BON VIVRE A LUTECE !

PROMUE au rang de grande ville gallo-romaine, Lutèce ne tarda pas à s'épanouir. Des temples dédiés aux divinités païennes furent érigés en plusieurs points. Le quartier du Panthéon et du Luxembourg, la rue Gay-Lussac et la rue Soufflot virent s'élever de riches et luxueuses villas dont on a retrouvé les fondements. La cité avait son théâtre, près du lycée Saint-Louis, son cirque, rue Monge, ses bains publics, sur l'emplacement du Collège de France et son aqueduc qui allait de Cluny à l'Hay. Le ciel lumineux de l'île de France et la beauté pittoresque des rives de la Seine faisaient de Lutèce un lieu de résidence fort couru. Deux empereurs romains y séjournèrent. César et Julien l'apostat. Ce dernier conserva toujours de Paris un souvenir émerveillé. Il est vrai que c'est au moment où il s'y trouvait en villégiature qu'il apprit son accession au trône !...

MAIS LES BARBARES SURVINRENT...

ET Lutèce — qui à partir du IIIe siècle abandonna tout doucement son nom pour celui de Paris qu'elle ne devait plus quitter — connut des jours terribles. Batailles, destructions, incendies s'y succédèrent. On a retrouvé les traces de ces désastres : des débris de murs enfumés, des poteries d'art calcinées, des monceaux de monnaie contemporaine abandonnés à la hâte, et d'autres vestiges encore qui nous rappellent qu'en ces temps troublés les Parisiens durent mener une existence bien précaire. Pourtant, bien qu'on ne pût songer à relever toutes les ruines, la vie continuait... et un beau jour de l'an 451, Paris vit se lancer à l'assaut de ses murs la horde des Huns d'Attila. Geneviève, une jeune fille de la cité, qui devait plus tard devenir la patronne de la ville, rassura ses concitoyens. « Il ne vous arrivera rien, leur dit-elle, je puis vous l'affirmer ! » Sa parole se réalisa. Un peu plus tard, elle réussit même à sortir de la ville affamée par un siège interminable et à y ramener des vivres.

Et Paris fut sauvé.

CAPITALE, ENFIN !

IL restait encore à la ville d'être une capitale. Cette consécration lui fut donnée par Clovis en 508. Quelques années plus tard, lorsque fut partagé entre les fils de Clotaire le magnifique héritage franc, Paris devint, sinon la plus grande, du moins la plus importante ville de France. Celui qui la tenait s'assurait du même coup la maîtrise incontestée du royaume.

L'antique Lutèce avait commencé son ascension vers la gloire. Plus rien ne pourrait l'arrêter.





NOTRE ami Jean-Marie Hortemans, qui n'est âgé que de treize ans et demi, vient de remporter le titre de champion de Belgique (Catégorie I - Descente) aux championnats de ski de Serre-Chevalier (Hautes Alpes) devant des concurrents de 17 à 25 ans. En dépit de son jeune âge, ce jeune sportif est déjà titulaire de trois chamois de bronze, dont le dernier fut conquis à 3 secondes 2/10e du chamois d'argent.

Bonne chance à ce brillant espoir du ski belge !

Les aventures du Professeur Tric

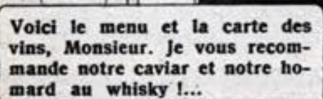
UN FIN GOURMET





















Ma chère Marraine,

Vraiment, je viens de passer une agréable soirée.

Figure-toi que depuis quelques jours, j'ai entrepris de décorer ma chambre et, hier, je me suis occupé de mon abat-jour, je l'ai orné de décalcomanies. Cela fait sur ma table une très jolie ronde de TINTIN, Milou, Haddock, Tournesol et Dupont. Le résultat est étonnant et c'est pourtant si facile à réaliser.

Lors de ta prochaine visite, tu pourras admirer ce que j'ai fait.

Ensuite, j'ai enjolivé une caisse à cigares qui me sert de vide-poche. Elle est méconnaissable... C'est devenu un beau coffret à présent.

Je te remercie encore mille fois pour tous les TIMBRES-TINTIN que tu as bien voulu rassembler pour moi, car, vraiment, les primes sont magnifiques.

Ton filleul qui t'embrasse bien fort.

Paul.

Bonne nouvelle !

A dater de ce jour, vous trouverez chaque semaine dans votre journal, un TIMBRE TINTIN d'une valeur de 1/2 point. Voilà de quoi commencer votre collection ! Ouvrez les yeux et tâchez de découvrir ce timbre, afin de ne pas laisser échapper une bonne occasion.

ATTENTION ! ● De nombreux envois nous sont déjà parvenus avec adresse incomplète ou sans indication du cadeau désiré. Indiquez donc toujours votre adresse lisiblement et la prime demandée !

Exemple : Jean DURAND,
25, rue du Dôme,
BERCHEM-ANVERS.
« 50 points pour « Le roman du Renard »
Série 3 (vignettes de 81 à 120) »

● Envoyez toujours le nombre exact de Timbres. Il faut comprendre que nous ne pouvons pas « rendre la monnaie » comme on le fait avec l'argent.

● Pour le « Roman du Renard », nous tenons à la disposition des amateurs de vignettes un ALBUM DE LUXE, racontant ce Roman du Renard, et qu'il pourront illustrer au moyen des 5 séries d'images.

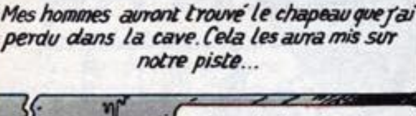
En vente au bureau du journal, au prix de **40 Fr.**
(Frais d'envoi éventuel 5 Fr.)

● Ne vous impatientez pas : les primes sont toujours envoyées dans les 8 jours de la réception de vos timbres. Les timbres TINTIN sont valables aussi longtemps que les primes seront distribuées.

L'énigmatique monsieur Barelli

En fouillant le repaire des bandits, Moreau et Barelli sont tombés, par une trappe, dans un couloir souterrain où les gangsters les attendent...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.

























(A suivre.)

LA RAPIÈRE ROUGE

Dessins de Roland Davies

Et voici du mouvement, de l'intrigue, de l'aventure !... Nous vous présentons le jeune détective anglais Sexton Blake !...

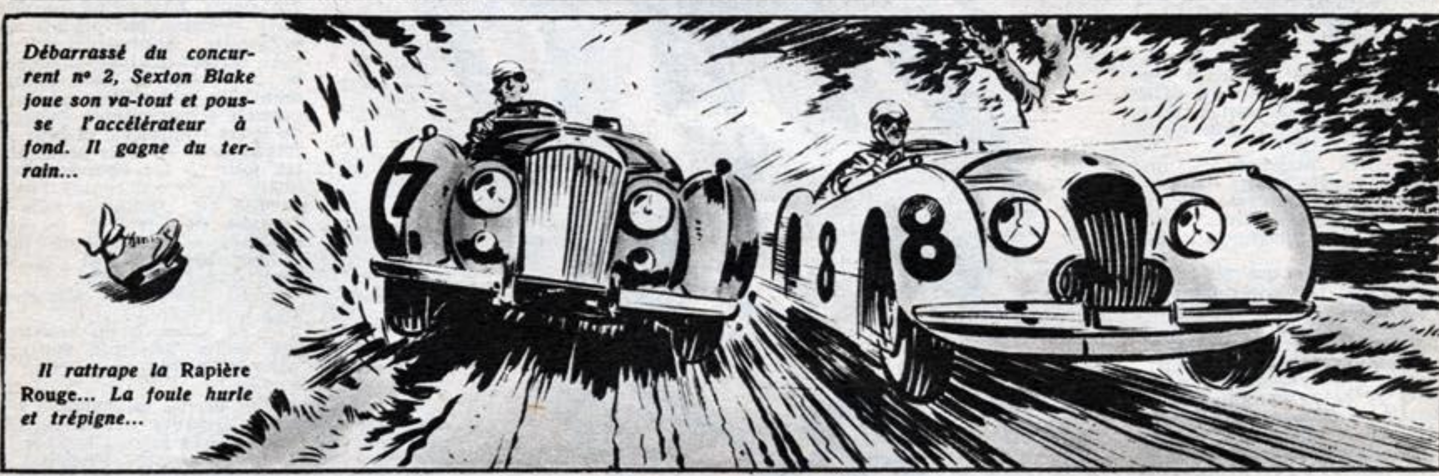
Sexton Blake était de très belle humeur ce matin-là, à l'idée de participer à la course d'automobiles organisée par le SPEEDERS'CLUB. Au moment où il allait quitter son domicile de Baker street, le jeune détective ne se doutait pas que cette compétition devait marquer pour lui le début d'une aventure passionnante...

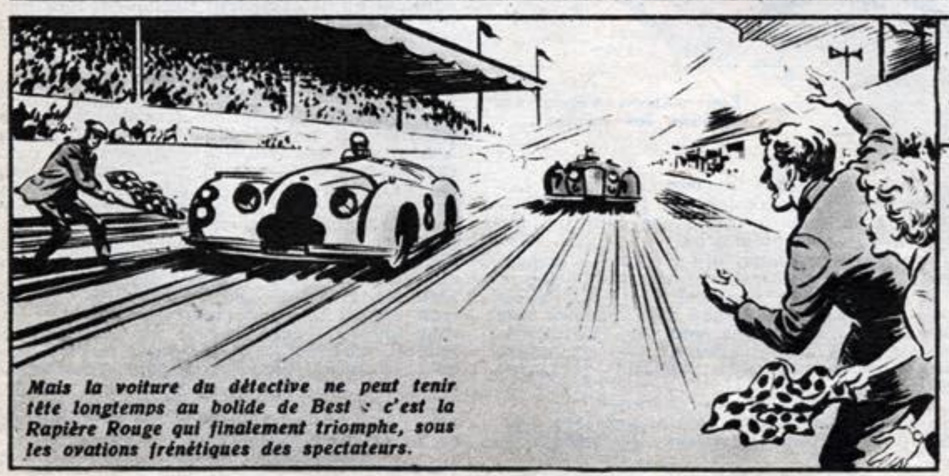














Jeudi prochain : LE RODEUR MYSTERIEUX... (A suivre.)

Stravaroff le brigand

Conte de PAUL CERVIERES. Dessin de RAYMOND REDING.

Le comte d'Oléron recevait ce jour-là plusieurs de ses amis. On était à l'heure exquise où la bonne chère et les vins fins glissent dans les veines une jolie gaieté. La conversation était fort animée et chacun contait son histoire.

Seul l'hôte écoutait sans parler. Un convive lui demanda :

— Mais vous, d'Oléron, vous qui avez tant voyagé, n'avez-vous rien à nous conter ?

— Si, bien sûr. Tenez, n'avez-vous pas remarqué mon maître d'hôtel ? Il a une allure assez inquiétante, n'est-ce pas ?

— Heu !... Il a un type étranger !

— Ce domestique, que j'ai baptisé Prosper, se nomme en réalité Boris Stravaroff... C'est un ancien brigand bulgare.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde ! Voici l'histoire... J'avais alors quatorze ans. Mon père était consul à Philipopoli, en Bulgarie, et je passais chaque année mes vacances auprès de lui. Vers la mi-juillet, je m'embarquais à Marseille pour Salonique, où un ami de mon père m'attendait. Cette année, il m'avait déjà retenu une chambre au Cosmopolite-Hôtel. C'était un très bel établissement fréquenté par de riches étrangers. Ma chambre voisinait avec celle qu'occupaient deux Anglais, et comme je parlais couramment leur langue, je compris vite, sans trop prêter l'oreille, qu'ils devaient eux aussi se rendre dans l'intérieur de la Mondania, en traversant le massif montagneux qui s'étend de Stroumitza à Bansko.

— Mais, Fanny, est-ce bien prudent ? disait une voix d'homme.

A quoi une voix de femme répondait :

— Assez ! Vous êtes insupportable avec vos craintes éternelles...

Lorsque vers sept heures, le repas du soir réunit tous les voyageurs du Cosmopolite-Hôtel, je fis connaissance avec mes voisins. Ils se nommaient Mr et Mrs Longley. Elle était grande et forte. Lui, petit, timide et doux. Au dessert, Mrs Longley fit part de son désir de pénétrer dans l'intérieur de la Mondania..

— Beau voyage ! fit un voyageur flegmatique, mais il sera prudent de laisser ici vos bank-notes.

Une dame remarqua non sans sourire :

— Oh ! si les brigands se mettent de la partie, il leur importera peu que vous ayiez ou non des bank-notes, puisque c'est une rançon qu'ils exigeront.

— Les brigands !... une rançon ! s'écria Mrs Longley ravie. Voilà qui est admirable ! Entendez-vous, William ? Des brigands... des brigands.

Mr Longley qui ne partageait pas l'enthousiasme de sa femme, fit une si piteuse grimace que le maître d'hôtel crut devoir intervenir.

— Monsieur me permettra de lui faire remarquer qu'on peut se faire accompagner à partir de Stroumitza ! Il n'est que de retenir des guides.

— Des guides ! Ah ! mais c'est parfait, s'écria Mr Longley transporté.

— Et combien en désire Monsieur ?

— Combien ? mais tous, tous les guides qu'on pourra trouver !

Un immense éclat de rire accueillit ces mots. Mais Mrs Longley s'était levée menaçante :

— William, voyons !... Deux guides nous suffiront.

Pour moi, bien qu'impressionné par la perspective de rencontrer des brigands, je me réjouissais de voyager aux côtés d'une femme si courageuse. Je me tournai donc vers elle, déclinai mon nom et la qualité de mon père et lui demandai la permission de me joindre à elle, à son mari et à ses guides, ce qu'elle accepta de bonne grâce. L'ami de mon père m'approuva; il me retint deux guides et, le lendemain, nous nous mîmes en route.

Mon Dieu, pour un garçon de mon âge, que ce voyage était donc amusant ! Il y avait non seulement le spectacle de la campagne grandiose, mais encore celui de Mrs Longley dont les attitudes m'amusaient fort.

Si le train ralentissait, la digne femme sautait sur la voie, allongeant le pas et suivait le convoi en s'indignant de sa lenteur. Si, au contraire, pris du désir de rattraper le temps perdu, le mécanicien actionnait sa machine, Mrs Longley, remontée dans son compartiment, poussait de tonitruants « hurrah ! hurrah ! », puis elle ajoutait plus bas : « Vive les brigands ! »

A ces mots, le timide Mr Longley frémissait et se replongeait dans la lecture de son journal.

Enfin nous arrivâmes à Stroumitza, On nous présenta nos guides. Ils étaient quatre. Les miens s'appelaient Pétrof et Stravaroff. Ceux des Anglais : Daniloff et Thaboulof.

Mrs Longley, que tout enchantait, s'écria enthousiasmée :

— Bravo ! j'ai remarqué que les individus qui portent des noms en « of » sont tous d'honnêtes gens. Etes-vous content, William ?

Ni William, ni moi, n'étions enchantés, tous ces hommes ayant l'air de parfaits scélérats; barbus, chevelus, hirsutes, vêtus de loques, ils portaient à la taille, passés dans une large ceinture, des pistolets et des poignards.

— Cher Monsieur, dis-je à mon compagnon, que pensez-vous de ces hommes ?

L'Anglais leva sur moi ses yeux bleus.

— Je pense, mon jeune ami, que ces bandits nous dévaliseront sous peu. Mais comme ils nous abandonneront très probablement, nous pourrons ensuite continuer notre route.

— Vous connaissez le chemin ?

— Admirablement ! Seulement, nos guides partis, nous risquons de rencontrer encore d'autres brigands, ceux qui se trouvent dans les montagnes.

— Ah ! ah ! ne croyez-vous pas plutôt que les montagnards sont de mèche avec ceux-ci ?

— C'est bien possible.

— Dans ce cas, écoutez-moi. Je n'ai pas encore prononcé un mot en leur présence. Dites-leur que je suis sourd-muet; de cette façon ils ne se méfieront pas de moi ! Et comme j'entends parfaitement le bulgare, je pourrai surveiller leurs propos.

Mr Longley m'approuva. Il mit sa femme au courant de notre projet, et bientôt nous nous trouvâmes en pleine solitude.

— William ! criait de temps à autre Mrs Longley, admirez ce site, et vous aussi petit gentleman.

Je n'avais garde de broncher; je jouais mon rôle si bien que, le soir même, je surpris Stravaroff disant à Pétrof :

— Le petit, rien à craindre, il est sourd-muet.

La nuit venue, nous nous abritâmes sous des huttes de bergers. Je partageais celle de mes guides. A peine étendus sur leurs lits, les deux hommes se mirent à parler. En moins d'une heure j'avais appris d'eux tout ce que je voulais savoir : ils faisaient partie d'une bande de brigands, et ils étaient chargés par leurs complices de nous amener sur un point déterminé de la route...

La nuit suivante, feignant de dormir sous la hutte occupée par les guides des Anglais, j'appris que ceux-ci poursuivaient un dessein identique mais pour le compte d'une autre bande. Ceci devait nous sauver, car mes guides croyaient des Anglais d'honnêtes paysans, et ceux des Longley avaient des miens la même opinion.

J'avisai les Anglais du résultat de mes observations.

— Sans doute ne tarderons-nous pas à être assaillis, et je ne crois pas me tromper en prédisant que l'attaque aura lieu lors du passage du Ravin noir ! J'ai conçu un plan pour déjouer les projets des brigands, poursuivis-je. Je vais laisser traîner sur l'herbe tout près de mon campement, ce soir-même, un billet adressé à vos guides émanant de leurs complices, et leur enjoignant de se tenir prêts pour tel jour, à tel endroit. Cette lettre, ils seront censés l'avoir perdue. Or, comme je suis au courant de l'endroit où mes hommes à moi doivent nous tomber dessus, c'est cet endroit que j'indiquerai.

— Et alors ? fit Mrs Longley.

— Et alors il en résultera une mêlée générale et il ne nous restera plus qu'à donner le coup de grâce aux brigands.

La lettre fut vite écrite, en bulgare bien entendu. Quelques instants avant de rentrer sous ma tente, je la laissai tomber. Je vis Stravaroff la ramasser. Furieux du complot qu'ils croyaient découvrir, mes guides discoururent une partie de la nuit. Le matin du jour fixé pour l'attaque, je vérifiai mon revolver et ceux de mes amis...

Ce fut une affreuse mêlée. Chose étrange ! mon ami Longley fit merveille. Lui et moi, nous dirigeâmes un feu nourri sur les bandits qui ne s'occupaient pas de nous. Les guides des Anglais restèrent au nombre des morts ainsi que plusieurs brigands du parti adverse. Les autres s'enfuirent dans les rochers. Stravaroff, sérieusement touché, demeura sur le terrain. Nous louâmes une charrette et reprîmes notre route. C'est moi qui conduisait. Près de moi, était étendu Stravaroff, que je n'avais pas voulu abandonner. Les yeux pleins de larmes, mon bandit me demandait pardon avec un luxe inouï de gestes et de protestations. Il voulait, disait-il, rester à mon service jusqu'à la mort. Ma foi, je me suis laissé tenter, et voilà comment Stravaroff est devenu mon maître d'hôtel. Depuis vingt-cinq ans qu'il vit à mes côtés, je n'ai jamais eu la moindre observation à lui faire.



Les autres s'enfuirent dans les rochers...

LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

L'ILE MAUDITE

Textes et dessins de Jacques Martin.

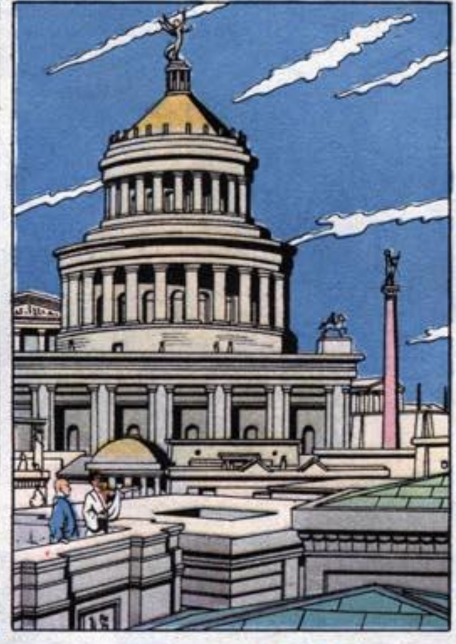


EMPIRE ROMAIN A SON APOGEE

Les villes soulignées en rouge sont celles qui jalonnent l'itinéraire d'Alix depuis le début de ses aventures.

APRES avoir triomphé du Sphinx d'Or et détruit le temple d'Efaoud, Alix et ses compagnons ont regagné Alexandrie, où ils jouissent d'un repos bien mérité. Cependant, à des centaines de lieues de là, un autre port de la côte africaine vit des heures troublées, c'est Carthage, la rivale séculaire de Rome.

Fondée au IXe siècle avant J. C. par des colons phéniciens et grecs, Carthage était devenue peu à peu une république maritime très puissante. Mais sa prospérité n'avait pas tardé à porter ombrage à la jeune Rome ! Bientot les hostilités éclatèrent; les cités rivales s'affrontèrent dans trois conflits célèbres, les fameuses « guerres puniques »; Amilcar et Hannibal, du côté carthaginois, Scipion l'Africain et Scipion





Emilien dans le camp romain, s'illustrèrent dans cette lutte sans merci. Après s'être trouvée à deux doigts de sa perte, Rome remporta la victoire finale et détruisit l'orgueilleuse cité africaine de fond en comble (146 av. J.C.)

Mais Carthage renaquit de ses ruines; bientôt, sous la férule d'un gouverneur romain, elle brilla de nouveau d'un vif éclat. Elle est redevenue une cité prospère et florissante; un quartier riche domine le port de ses bâtiments luxueux, tandis que la foule qui grouille dans les ruelles encombrées du port et des bas quartiers, ne connaît plus la misère.

Or, voici qu'aujourd'hui des événements inquiétants troublent la sérénité de Carthage; une agitation fébrile règne dans la cité. Que se passe-t-il donc ?...











(A suivre.)

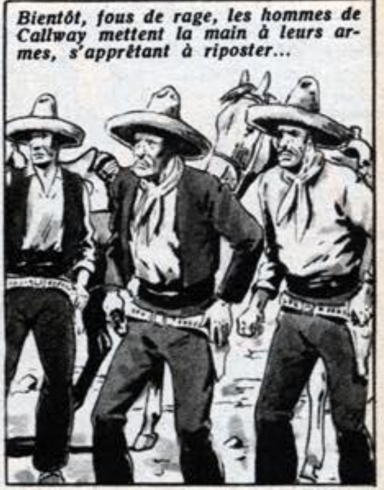
ALERTE DANS LA PRAIRIE

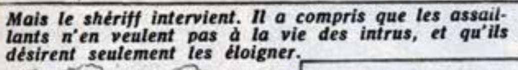
Dessins de Le Rallic

Callway et ses hommes sont chargés de chasser les Indiens de leurs territoires. Mais Teddy Bill et ses amis ont pris le parti de la reine Alika...



























(A suivre.)

Qu'est-ce donc que le Judo ?

MISS JOAN SWEENEY a dix-sept ans, mesure un mètre soixante et pèse cinquante - trois kilos. Elle était dans une forme éblouissante ce jour-là, et déambulait joyeusement dans les rues de Chicago, lorsqu'elle fut importunée par un quidam. Le reste se passa comme un songe. On vit le personnage s'envoler dans les airs, y décrire un saut périlleux complet, retomber à plat sur le macadam, et y rester étendu.

En compagnie de sa victime, Miss Joan Sweeney alla déposer au commissariat de police.

Le « cop » de service regarda l'homme en train de reprendre ses sens, le compara à la frêle jeune fille qui était devant lui et demanda, très intrigué :

— C'est vous qui l'avez arrangé comme cela ?

— Oui.

— Toute seule ?

— Oui.

— Comment diable vous y êtes-vous prise ?

Le grand « cop » mesurait un mètre quatre-vingt-dix, pesait cent dix kilogs et contemplait Miss Joan Sweeney d'un air sceptique.

— Vous voulez le savoir ? demanda la jeune fille.

— Diable, oui ! dit le grand « cop », de plus en plus curieux.

Au même moment, il se sentit transporté dans l'espace, plana à hauteur du plafond, vit son casque s'envoler de l'autre côté de la pièce, tomba en vrille sur le plancher et se releva en se tenant la tête à deux mains.

— Comment appelez-vous cette prise de lutte que vous m'avez faite ?



— Ce n'est pas de la lutte : c'est du judo, dit Miss Joan Sweeney, en souriant gracieusement.

Cette aventure, authentique, s'est déroulée à Chicago (Michigan), le dimanche 17 septembre dernier.

L'INVENTION D'UN CHINOIS

Contrairement à l'opinion généralement admise, « l'inventeur » du judo — auparavant connu sous le nom de Jiu-jitsu — n'est pas un Japonais. C'est le Chinois Chin-Gem-Pin qui, en 1659, lors d'un séjour au temple de Korushoji, à Tokio, révéla quelques prises de lutte chinoise aux Japonais.

Plus tard, le Japonais Shirobei Akiyama se rendit en Chine afin d'étudier les mystères de cette lutte miraculeuse qui permettait à un homme chétif de vaincre en quelques secondes plusieurs hommes robustes. La légende veut que Shirobei Akiyama ne découvrit point les principaux secrets de cette lutte, et revint, désespéré, au Japon. Il se recueillit alors pendant cent jours. Ses historiographes racontent qu'il n'aurait jamais élucidé le mystère si, se promenant dans la campagne un matin d'hiver, il n'avait remarqué que des branches d'arbre s'étaient brisées sous le poids de la neige. Par contre, il constata qu'une tige d'osier ployait sous la charge, mais se relevait toujours victorieusement.



Ce fut une révélation pour Shirobei Akiyama. Appliquant aux hommes la leçon de la nature, il inventa trois cents mouvements de lutte et les enseigna ensuite à l'école Yoshin-Ruy, qui signifie, dans le poétique langage japonais, « l'école du courage de l'osier ».

NAISSANCE DU JUDO

Le principe de cette lutte était de céder d'abord à la puissance de l'adversaire, et — ensuite — de se servir de cette puissance même pour le battre. L'ensemble des mouvements fut appelé jiu-jitsu; des mots jiu, qui signifie « souple », et jitsu qui veut dire « art ». C'était, en somme, l'art de la souplesse.

Au fil des ans, la méthode se perfectionna, et c'est le maître Kano qui — vers la fin du siècle dernier, — lui donna ses principes définitifs sous le nom de judo.

Le judo est essentiellement basé sur la souplesse du pratiquant et sur l'étude d'une loi physique : celle de l'équilibre. Il faut, par une esquive, provoquer le déséquilibre de l'adversaire, et saisir l'instant où il ne peut plus faire usage de sa force entière pour le vaincre.



Le judo, dont certaines prises peuvent paralyser l'adversaire, se complète d'un art spécial permettant de rappeler immédiatement la victime à la vie : c'est le **Kwatsu** ou **Kwappo.** Mais cet art n'est connu que d'un très petit nombre d'initiés dans le monde, et n'est révélé qu'aux **« judokas »** qui s'en sont montrés dignes.

GRADES DES « JUDOKAS »

Si l'on peut rapidement devenir un « judoka » de moyenne valeur, à la manière de Miss Joan Sweeney, il faut de très longues années d'études pour conquérir les hauts grades de cette science.

Le débutant est « ceinture blanche ». Quand il a réussi a battre cinq adversaires en moins de cinq minutes, il passe au grade de « ceinture brune ». Pour devenir « ceinture noire », il doit vaincre sept hommes en moins de 300 secondes.

Dès lors, il peut espérer devenir « ceinture pourpre ». Mais, pour ce faire, il doit subir des examens de plus en plus difficiles, dont chacun — en cas de réussite — lui donne droit a un **dan.** Il faut dix **dan** pour passer de la « ceinture noire » à la « ceinture pourpre ».

Mais rares sont les judokas qui atteignent à ce grade. Un homme doué, même en commençant très jeune, ne peut devenir 6e **dan,** dans la catégorie ceinture noire, que vers l'âge de 40 ans ! Le maître Kano lui-même, dépassé par certains de ses élèves, n'atteignit que le huitième **dan.**

LES PRISES SECRETES

Ce n'est vraiment qu'à partir du cinquième **dan** que le **judoka** est initié par les anciens aux prises secrètes et ultra-secrètes du judo, ainsi qu'à l'art de résurrection ou **Kwappo.**

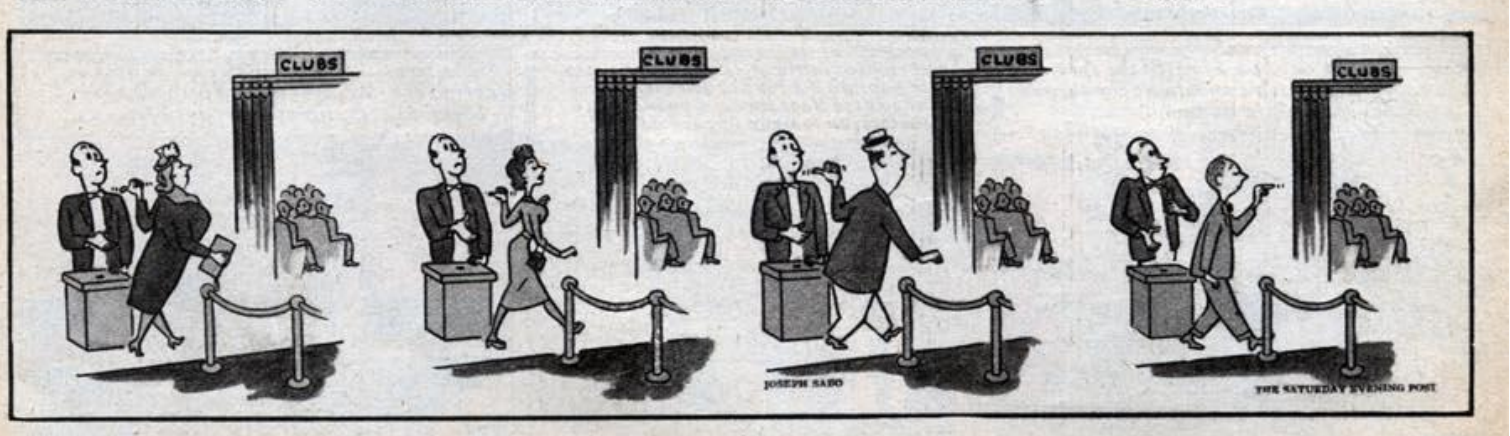
Ces prises ultra-secrètes se nomment **atemis.** C'est un ensemble de coups frappés, quelquefois avec un seul doigt, sur certains centres vitaux, glandulaires ou nerveux de l'adversaire. Ils ne sont **jamais** enseignés aux débutants.

On conçoit dès lors que, dès l'instant où il a conquis le « cinquième **dan** » de la ceinture noire, le judoka — même vieilli, même débile, même ayant dépassé la soixantaine — reste un adversaire redoutable qui peut vaincre en quelques secondes plusieurs « ceintures brunes ». A soixante-dix ans passés — c'était en 1938 — le maître Kano terrassait en moins de cent vingt secondes dix adversaires jeunes, vigoureux, et bien entraînés au judo.



Ce qui rend moins extraordinaire la performance de Miss Joan Sweeney, petite « ceinture blanche » qui maîtrisa en deux prises un gentleman importun et un grand « cop » irlandais de deux cent vingt livres. C'est un exploit qui est à la portée de tous ceux qui, même en Belgique, suivent les cours de judo.

C'est le maître Kano qui disait : « En admettant qu'un enfant de huit ans connaisse le Tsukuri, le Kake et le Sutemi (prises élémentaires), il pourrait vaincre sans effort un homme dans la pleine force de l'âge... »









...confère avec l'un de ses agents, rentré de mission.

...En résumé, cette affaire de contrebande ne fait que s'étendre chaque jour davantage! Il ne s'agit plus seulement de stupéfiants, mais d'or, d'antiquités, et même de radium, dont on vient de découvrir 2 grammes à la douane de "Farouk"!...







Ecoutez ça, Bryes!..."Le Caire, 30 avril – Nouvelle sensationnelle – Olrik est ici – suis aux prises avec bande internationale de traficants dont Olrik est le chef – tiens une piste – mais votre présence souhaitée ici d'urgence – prudence s'impose – Mortimer."



Quoi? Olrik? L'ex-conseiller de Bazam le Cruel?... Mais je le croyais mort!?...



Les mauvaises herbes ont la vie dure, Bryes!... Par parenthèse, voilà qui éclaire singulièrement l'affaire dont, précisément, nous nous occupons. En effet, avec Olrik à sa tête, il ne peut s'agir que d'une organisation modèle, et cela explique son invulnérabilité!... Mais cela signifie aussi que désormais il va falloir agir avec la plus grande prudence!...

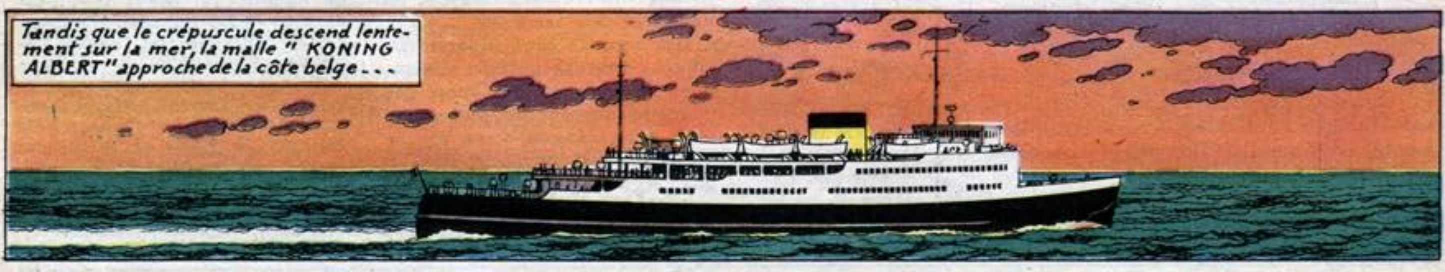


...Aussi, pour dépister une éventuelle surveillance de nos services par les hommes d'Olrik, vais-je ostensiblement m'embarquer pour la Belgique, puis de Bruxelles, je gagnerai le Caire à bord d'un avion de la SABENA...

Excellente idée, Sir!... Et quand partez-vous?...







Alors qu'il est occupé à lire, Blake éprouve soudain la désagréable sensation d'être observé à travers la fenêtre du fumoir...

?

Légèrement intrigué, le capitaine passe sur le pont, où il a tôt fait de repérer, fumant adossé dans un coin, un individu à lunettes, au masque impassible.

Tiens, tiens... Mais où diable ai-je déjà vu cette tête-là?... Ah oui! Dans l'express de Londres... Bah, nous verrons bien...

(1) Voir "LE SECRET DE L'ESPADON"

(A suivre.)